

Aux Gueux l'an neuf

- Non, pourquoi ? Je n'ai pas de rancune, non, bien que je vive là comme un chien sans voir figure humaine. Hein ?

- ...

- Figure humaine. Et que d'ailleurs ça ne me manque pas. Tu peux regarder : c'est sale, sale partout. Sauf mon lit que je brique tous les jours. Ma grand-mère verrait ça... De son temps c'était propre. Quand je n'y serai plus et qu'on viendra me renifler le nez, morte, on trouvera du changement. Je laisse tout traîner et je fais dehors, en file. Plus ça puera et mieux ça vaudra. Hein ?

- Ho, tu as bien vu les sentinelles dans la cour, en passant, qu'on ne voit que ça ?

- ...

- C'est aussi la flemme. Je n'ai plus l'âge à courir la nuit au fond du jardin.

Et puis qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça, et pour te prendre du début sans faire de complications, comme je te le disais tout à l'heure le début c'était ici : au Landas d'où je te parle, quand ma grand-mère m'y gardait. Et sauf la crasse et le toit qui croule ça n'a guère changé, bien que ça fasse presque le siècle.

Eh bon : elle me gardait donc.

Ma mère était au bourg, débordée par la boutique et sans ouvrière au début. Elle faisait tout. Moi, j'étais plus au grand air des coteaux ici, je suppose. D'ailleurs ça se voyait souvent, dans le temps, que les vieux prennent les petits, au début, pour les débrouiller, et ma mère n'aurait pas trouvé une minute pour moi dans sa journée vu qu'elle n'en avait déjà pas une à elle.

Elle m'a reprise plus tard, quand elle a pu.

Et ma grand-mère... Elle était dure au mal, et pour moi aussi.

Oui.

Elle faisait des ménages, un peu, mais surtout elle allait au lavoir pour les bourgeoises du coin. Je te parle d'un temps où on, faisait encore laver le linge. Les bonnes l'apportaient le matin dans une grande panière d'osier et il ne fallait pas tarder à le leur rendre, même en hiver, si tu tenais à tes pratiques. Aux pluies ma grand-mère le faisait sécher au grenier, ça pendait de partout, je me promenais là-dedans comme dans un labyrinthe. Mais je n'avais pas le droit d'y poser le doigt, non, ça coûtait trop de peine.

Tous els matins elle était de lavoir, et moi aussi forcément. Il n'y avait que des femmes là-dedans et elles se retroussaient la jupaille jusque-là, mêmes les plus timides, comme chez elles, entre elles, quoi. Elles jouaient les commères, à rire gras, à parler fort, pas fâchées d'être là je crois même si ça leur pelait les doigts.

Je suppose qu'à la maison elles filaient doux, comme tout le monde. Mais là elles se vengeaient et il fallait les voir plaisanter s'il passait un homme par là, et rire : moins les vieilles et les gaminottes, qui ne pipaient guère, quand même. Moi je pouvais lacer un mouchoir ou deux, avec la petite brosse des dentelles que Grand-mère coinçait dans un chiffon au fond du panier.

Quand c'était l'heure elles expédiaient ce qui restait aux jeunettes, ou à celles qui avaient perdu du temps à faire téter. C'était des femmes à s'entraider, chacune son tour de devoir aux autres. On ramenait tout sur une brouette. Petite je pouvais y monter, après non. Et dès les femmes quittées ma grand-mère se reprenait le masque, à se taire, à se tracasser de la vie. C'était une femme rigide, toujours en noir parce qu'elle était veuve, mais qui ne devait pas

être méchante, ça non. Elle avait de ces énormes jupons comme j'en ai eu plus tard, la mode passée. En ce temps-là c'était monnaie courante et ce n'était pas une mauvaise chose, on pouvait s'y accrocher pour marcher, s'y chauffer, ça tenait bon.

Elle avait la coiffe aussi, je crois...

Mais comme je te dis souvent, c'est trop loin, ça se perd au brouillard. Je te parle là de 1892, 93... ça ne devient net qu'à l'hiver où ma mère a pu me reprendre à la boutique. Et encore. Alors j'ai couché seule. Ici, petite, au Landas, je me fourrais dans ce grand lit où tu me vois ce soir, le même, au chaud de la couette avec Grand-mère. J'étais bien dans son creux de corps, à écouter le vent. Il devait bien faire beau de temps en temps mais je ne me souviens que du vent.

Et le feu qu'on regardait se crever.

Mais après, chez ma mère, j'ai couché seule. Repasseuse. Elle était repasseuse. Tu ne croirais pas, mais à cette époque-là ça portait plutôt bien. A la fin elle avait jusqu'à trois ouvrières et elle ne touchait plus aux fers. J'avais le chapeau, même. Je ne me souviens plus tellement. J'ai bonne mémoire pourtant mais quand même, non, c'est trop loin.

J'étais sage, on me l'a toujours dit depuis.

Des petites filles sages il y en a partout, même maintenant que c'est plutôt démodé. Oui maman oui papa et dis bonjour à la dame. Avec la frange au front et l'œil d'accord, mais ma mère devait sentir là-dessous comme une odeur de brûlé : elle se méfiait, elle me forçait tout le temps. Je l'entends encore dire qu'il fallait me dresser, qu'elle allait me dresser, que je n'étais pas facile à dresser. Et pourtant elle n'aurait pas pu citer une seule bêtise que je lui aurais faite. Une grosse, je veux dire. Ça lui chatouillait seulement le nez, ce qui me grandissait dedans.

Je me souviens qu'on me mettait souvent des robes blanches et des ceintures brodées : avec ma mère repasseuse et ma grand-mère laveuse on n'allait pas me refuser les fanfreluches, tu penses bien. Tous les soirs une ouvrière restait pour me refaire les boucles avec du papier roulé. C'était long, et sans bouger : ça, je m'en souviens. J'allais à la messe, aux Vêpres, aux Enfants de Marie, les gens bien nous regardaient d'un bon œil et plus ça allait plus ma mère croyait que c'était arrivé, qu'elle finirait par être une dame à force de trimer, à force d'agrandir la boutique, que j'aurais le beau mariage et que la femme du notaire la saluerait dans la rue – des bêtises comme ça.

C'est naïf, les pauvres.

Si je t'en parle c'est que c'était ta grand-mère à toi, en somme. Autrement je te glisserais là-dessus. C'était rien qu'une dinde. Toujours à se courir derrière la queue pour voir si elle était bien lissée, et les plis sur le linge et les façons des ouvrières et moi et les cuites de mon père, ah ! tu parles ! A force d'être comme ça sur le qui-vive à se garder le flanc elle s'était tournée sèche et jaune, avec l'œil pointu d'avoir tant guetté : une vraie gueuse.

Et mon père, ton grand-père donc, c'était pareil. Peut-être qu'il se racontait moins de salades. Mais comme il était aussi beaucoup plus bête, ça se valait. Son p'tit coup, sa bobonne et sa fille, à lui creuser le crâne à la petite cuiller tu n'aurais rien trouvé d'autre, et gueulard en plus...

Il s'est crevé dans un fossé comme on pouvait s'y attendre, plus tard, je ne sais plus quand, Mmm ?

- ...

- Mouais. Et moi je me faisais grande là-dedans, qu'est-ce que tu veux faire d'autre.

